tadins, les uns étaient attachés au maître lui-même, comme l'écuyer, *armiger* (v. Plaute, *Casina*, 155); les autres étaient chargés de divers emplois domestiques : le cuisinier, qui alors était le plus souvent en location, connu dès lors pour une certaine pente vers le vol (*Aulularia*, 509, 510); le *calator*, qui invitait les convives (*Rudens*, 259); le *coursor*, qui portait les lettres et faisait les autres commissions; les valets de pied, *pedisequi* (*Pœnulus*, 41), et la petite valetaille servant surtout à l'ornement de la maison, à qui l'on concédait grande licence de paroles (*Stichus*, 324) A la tête de tous ces *esclaves* était le *lorarius*, chargé de surveiller les autres, l'*atriensis*, valet de chambre chargé d'abord de la garde de l'*atrium*, dans lequel on conservait les portraits des ancêtres, et où il introduisait ceux qui venaient visiter le maître. Plus tard, il fut comme l'intendant de la maison (v. Plaute, *Asinaria*, 36), et le *condus promus*, *procurator peni*, qui commandait même à l'*atriensis*. Nous l'avons dit, tous ces *esclaves* figuraient sur la scène comique, et on les voit paraître tour à tour dans les pièces de Plaute.

Passons en revue les principaux types d'*esclaves* que nous rencontrons dans la comédie latine.

Un *esclave* célèbre, dont Molière nous conserve le nom et le caractère, c'est Sosie, le poltron. Il est né serf, il a toute la bassesse de sa condition; c'est l'*esclave* dégradé par sa vile nature, menteur, fourbe, voleur, poltron, il l'avoue lui-même. Il est ivrogne par surcroît; mais, à part ces quelques défauts, il est le modèle des serviteurs. Il a des mots charmants, pleins de résignation et de tristesse. Sa destinée, il le sait, est bien amère; l'espoir n'est point pour lui; il mourra dans cette mansarde qui est sa seule demeure (*Amphitryon*, v. 303), et les Esquilies sans doute auront sa tombe sans aucune inscription. Sosie est philosophe.

Dans l'*Asinaire*, les *esclaves* que nous peint le poète sont plus gais, sinon plus comiques. Nous voici en face de vrais *esclaves*, fourbes habiles, fripons experimentés. Ils s'entendent avec un père et son fils pour voler la maîtresse de maison au profit des fredaines paternelles et filiales. Le vol accompli, ils refusent de donner à leurs maîtres le fruit du larcin, qu'ils revendent la somme convoitée qu'en échange de quelques concessions humiliantes. Quel ton arrogant et railleur que celui de Léonidas! Comme les deux *esclaves* se redressent sous leur chaîne, avec une sorte de dignité et d'indépendance!

Citons encore Strobile, l'*esclave* honnête, dévoué, mais par calcul, dans l'*Aulularia*; Chrysale, l'*esclave* honnête aussi et dévoué à son maître, par affection, sans calcul intéressé; Lydus, le pédagogue, dans les *Bacchides*. Les *Captifs* sont la pièce où Plaute a montré l'esclavage sous le jour le plus favorable. C'est, comme on l'a dit, une exception dans tout le répertoire comique des Grecs et des Latins. Comme Chrysale, Tyndare est le type idéal de l'*esclave*. Ce n'est ni un captif de guerre, ni un serviteur né dans la maison : c'est un enfant enlevé. Les vertus s'expliquent mieux par là. Il est tombé par un accident fortuit de la liberté dans la servitude; mais il n'a point perdu cette pureté native et cette noblesse du sang qui, chez les Romains, ne pouvait jamais mentir. Rien de plus touchant que le dévouement de Tyndare pour son jeune maître Philocrate. Il change de costume avec lui, afin que celui-ci puisse plus aisément obtenir d'Hégion le droit de retourner dans son pays (ils ont été faits tous deux prisonniers de guerre). Hégion croit laisser partir l'*esclave* et garder le maître en ôtage; mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'on l'a trompé, que Philocrate est parti, et que Tyndare, l'*esclave*, est resté. Dans sa colère il fait subir au fidèle serviteur les plus atroces supplices; mais Tyndare supporte tout avec courage pour l'amour de son jeune maître. Il ne se repent point de son dévouement, mais bientôt Hégion se repent de sa sévérité, car il ne tarde pas à reconnaître dans ce Tyndare si généreux l'enfant qui lui a été dérobé au berceau, et il ne peut se pardonner les mauvais traitements qu'il lui a fait endurer. Touchante leçon de modération que donne Plaute aux Romains si durs le plus souvent envers leurs *esclaves*. Le caractère de Tyndare forme un heureux contraste avec celui de Stalagme, son compagnon de servitude, qui, loin de chérir ses maîtres, se déclare ouvertement leur ennemi, se fait une joie de leur nuire et n'a que de la haine pour eux. Il serait trop long d'étudier séparément tous les caractères d'*esclaves* que l'on peut trouver dans le théâtre de Plaute; avant de passer à Térence, nous nous contenterons de donner la liste des principaux types dignes de mention parmi les *esclaves* des autres comédies de Plaute. Ce sont Chalinus et Olympion, dans la *Casina*; Lampadion, dans la *Cistellaria*; Palinure, l'*esclave* devin dans la même pièce; Epidicus, dans la pièce qui porte son nom, personnage d'une grande importance dont Plaute a tracé le portrait avec un soin et un art admirables; Messénion, l'*esclave* de l'un des *Ménechmes*; Pasicompsa et Syra, dans le *Procurator*; Palestrion, dans le *Miles gloriosus*, et Scélédrus son camarade; Tranion, dans la *Mostellaria*; Stichus, dans la comédie du même nom dont il est le héros; Toxile et aussi Pegnion, le petit *esclave*, le groom antique, dans le *Persan*; Milphion, dans le *Pœnulus*; Ballion, dans le *Pseudolus*; Gripus, dans le *Rudens*; Stasime, dans le *Trinummus*; Strabax, dans le *Truculentus*. En somme, les *esclaves* de Plaute ont une grande ressemblance entre eux, et c'est tout au plus si l'on pourrait diviser en trois classes les différents caractères que nous avons signalés : 1° les *esclaves* obligeants par intérêt et par calcul; 2° les indifférents ou les haineux; 3° les dévoués, les bons *esclaves* qui s'attachent à leurs maîtres et s'efforcent de leur être utiles.

Le goût délicat de Térence, le commensal des Scipions, son talent réservé, timide, aristocratique et froid devaient le porter à repousser dans ses comédies le personnage de l'*esclave* au second plan. Mais, en même temps qu'il lui donnait une action moindre, un rôle plus effacé, Térence devait relever l'*esclave* de son abaissement moral et intellectuel. Dans Plaute, on voit l'*esclave* romain grossier, arrogant, hardi jusqu'à l'insolence; dans Térence, c'est l'*esclave* badin, plaisant, mouqueur sans méchanceté et sans fiel, l'*esclave* grec des comédies de Ménandre. Les principaux types d'*esclaves* sont, dans Térence : Dave et Sosie (*Andrienne*), Parmenon (*Eunuque*), Syrus (*Heautontimorumènos*), Geta dans le *Phormion*, le plus vif, le plus alerte de tous, si vif et si alerte que l'on a prétendu trouver en lui le type original du Scapin de Molière.

Pour plus de détails, v. les comptes rendus des pièces latines et les articles consacrés aux principaux noms d'*esclaves* cités plus haut. V. aussi : Dureau de La Malle, *Économie politique des Romains*; Meyer, *Études sur le théâtre latin* (1847); Artaud, *De la comédie antique*; *Epicharme*, *Ménandre*, *Plaute* (Paris, 1863, in-89).

— Iconogr. A Rome, les vaincus, les *esclaves*, après avoir, les mains chargées de chaînes, suivi au Capitole le char de leurs vainqueurs, servaient encore de modèles pour les statues ou les figures en bas-relief dont on décorait les monuments destinés à perpétuer le souvenir de leur défaite. Sur les colonnes et les arcs de triomphe, on représentait des *esclaves*, vêtus de leur costume national, dans une attitude révélant la condition infime à laquelle la guerre les avait réduits. Plusieurs de ces figures se voient encore sur les monuments que les Romains élevèrent tant en Italie que dans les contrées soumises. D'autres ont été recueillies dans les musées : le Vatican renferme notamment plusieurs têtes ou bustes d'*Esclaves daces* (v. Visconti, le groupe des *Esclaves*, après avoir, les mains chargées de chaînes, suivi au Capitole le char de leurs vainqueurs, servaient encore de modèles pour les statues ou les figures en bas-relief dont on décorait les monuments destinés à perpétuer le souvenir de leur défaite. Sur les colonnes et les arcs de triomphe, on représentait des *esclaves*, vêtus de leur costume national, dans une attitude révélant la condition infime à laquelle la guerre les avait réduits. Plusieurs de ces figures se voient encore sur les monuments que les Romains élevèrent tant en Italie que dans les contrées soumises. D'autres ont été recueillies dans les musées : le Vatican renferme notamment plusieurs têtes ou bustes d'*Esclaves daces* (v. Visconti, le groupe des *Esclaves*

de 1865); des *Esclaves romains travaillant la terre*, par M. Schutzenberger, et des *Esclaves jetés aux murènes*, par M. Baader (Salon de 1868), etc. Ces deux dernières compositions sont des peintures sinistres, saisissantes, d'énergiques caricatures de la civilisation romaine. Le talent de M. Schutzenberger déconcerte d'abord par les attitudes et les expressions bestiales des misérables presque nus occupés à piocher la terre sous un soleil ardent; mais on ne tarde pas à reconnaître la vérité de la scène, on est ému de tant de souffrances, de tant de dégradation, et l'on se rappelle involontairement les lignes poignantes que La Bruyère a consacrées aux paysans de son temps. Pour montrer d'ailleurs qu'il n'a pas retracé cette scène d'abjection par amour du laid, M. Schutzenberger a placé au premier plan de son tableau, à droite, une figure équestre de la tournure la plus élégante et du dessin le plus ferme; cette figure est celle du maître des travaux (*operum magister*), monté sur un cheval blanc et qui tient à la main un croc en guise de sceptre. Dans la composition de M. Baader, les *esclaves* sont entassés au fond d'un vivier ténébreux, sur le bord d'une eau noire où l'on entrevoit un squelette humain; une mère fuit d'un œil hagard les murènes prêtes à dévorer son enfant; une jeune fille lève désespérément ses beaux bras vers le ciel; un jeune homme vigoureux cherche en vain à ébranler la porte de fer du vivier; un vieillard, étendu sur le dos, est enlacé déjà par les anneaux visqueux des poissons reptiles... N'est-ce pas horrible?

— Allus. litt. La rime est une esclave et ne doit qu'obéir. Vers de l'*Art poétique* de Boileau.

ESCLAVES (GUERRES DES), nom sous lequel on désigne spécialement trois guerres que les Romains eurent à soutenir contre leurs esclaves révoltés. La première guerre servile éclata l'an 135 av. J.-C. Les Syriens Eunus souleva les esclaves de Sicile, en forma une armée de 60,000 hommes, prit les insignes de la royauté et porta dans l'île entière la dévastation et la terreur. Quatre préteurs et un consul furent successivement écrasés par ces esclaves, qui furent enfin vaincus pendant qu'ils faisaient le siége de Messane (133). Des exécutions atroces signalerent le triomphe des Romains.

La deuxième guerre des esclaves eut lieu de 105 à 102 av. J.-C. et eut encore la Sicile pour théâtre. Cette fois, les révoltés avaient pour chefs un brave Italien nommé Salvius et un Grec nommé Athénion, qui les formèrent à la discipline romaine. Néanmoins, après avoir vaincu trois généraux de la république, ils furent dispersés par le consul Aquilius. Au milieu du massacre qui suivit cette défaite, 20,000 prisonniers avaient été réservés pour combattre les bêtes féroces dans le cirque; ils échappèrent à ce supplice en s'égorgeant les uns les autres. Si l'on en croit Athénée, 1 million d'esclaves avaient péri dans ces deux guerres.

La troisième guerre servile, la plus importante par le courage des combattants et par les dangers qu'elle fit courir aux Romains, eut pour chef Spartacus, et pour théâtre l'Italie, depuis le détroit de Messine jusqu'aux quatre statues du Pô, et finit au bord des néraux romains de 73 à 71 av. J.-C. V. SPARTACUS.

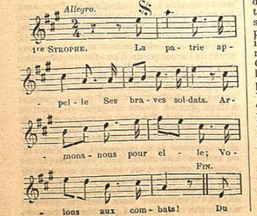
ESCLAVES DE LA VERTU (ORDRE DES DAMES). V. DAME.

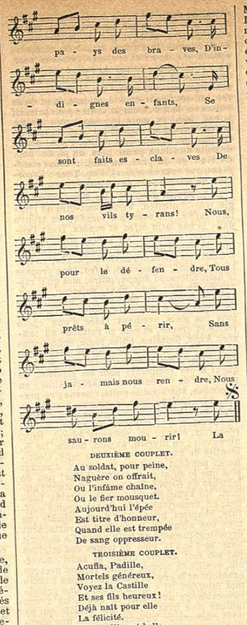
Esclave Vindex (L'), dialogue publié en 1849 par M. Louis Veuillot. On s'est bien moqué de ce malheureux Grinouille qui, en tâte à l'eau de peur de se mouiller, et cependant son procédé n'est pas encore passé de mode. M. Veuillot, sous prétexte d'éteindre un incendie, apporte une torche en guise de seau d'eau. Sous la forme piquante d'un dialogue entre l'esclave Vindex, dont la statue en bronze est dans le jardin des Tuileries, et le marbre de Spartacus, placé à quelques pas, M. Veuillot résume à sa façon la lutte des satisfaits et des mécontents dans cette longue et ardente guerre de ceux qui n'ont pas et qui veulent avoir contre ceux qui possèdent et qui veulent conserver. Le champ est large et l'auteur y a moissonné une foule de bonnes vérités et de rudes épigrammes. Jamais peut-être il n'a été si bien servi par son style incisif et mordant, dont on connaît la saveur toute particulière. Tout en constatant les qualités de cet écrit, tout en avouant que les arguments de M. Veuillot sont de bonne guerre et ses armes de bonne trempe, il faut reconnaître que ses conclusions, dangereuses en tout temps, l'étaient encore plus à l'époque où parut son livre. A ses yeux, comme à ceux de tous les écrivains catholiques, il n'existe pas d'autre frein pour les passions du pauvre, comme pour celles du riche, que la loi religieuse, et le riche n'a pas le droit d'exiger des pauvres qu'ils l'observent; l'homme du monde qui ne demande à la vie que des jouissances d'un matérialisme pratique n'a pas le droit de s'étonner ni de se plaindre si le prolétaire, poussé par le même mobile, s'efforce de lui arracher ces jouissances ou de les partager avec lui, fût-ce au prix de mille combats et de mille morts. Rien de plus juste assurément que cette donnée; mais il est singulier de voir un écrivain qui soutient les doctrines politiques et sociales de M. Veuillot en faire le catéchisme d'une époque révolutionnaire, alors que la haine peut s'acharner contre les distinctions de rangs et de fortunes. « Aujourd'hui, répétérons-nous avec un critique du même bord que M. Veuillot, et contre lequel il aurait mauvaise grâce à s'insurger, M. Armand de Pontmartin, aujourd'hui l'écrivain religieux a mieux à faire : au lieu d'envenimer les plaies, il faut qu'il les adoucisse et les cicatrise; il faut qu'il se dise qu'en signalant ainsi l'impuissance des riches à arrêter l'élan imprimé aux masses par le progrès des idées, il légalise, pour ainsi dire, et consacre les convoitises de la pauvreté au nom des vices de la richesse. Il faut qu'il reconnaisse qu'on peut tout aussi bien mettre le feu avec un cierge qu'avec une torche, et que l'incendie qui en résulte n'est ni moins dévorant ni moins funeste. » La mercuriale est un peu vive, et il est pénible pour un défenseur de l'ordre et de la propriété de se voir ainsi métamorphoser en ennemi de l'une et de l'autre; mais, après tout, elle est juste. Pourquoi faut-il que M. Veuillot, quand il se pose en défenseur, ne se revoie jamais que par de violentes agressions?

Esclaves (LES), poëme dramatique, par Edgar Quinet. Ce livre, publié d'abord en Belgique, a été plus tard imprimé à Paris en 1855. Dans une préface admirable de simplicité et de grandeur morale, l'auteur affirme encore une fois ses opinions démocratiques. Après avoir tracé le tableau de l'esclavage dans l'antiquité, il indique les conditions dans lesquelles le théâtre moderne doit se placer pour faire l'éducation virile des âmes. Le poëte dit que, dans les temps corrompus, les œuvres qui ne portent pas le sceau de la corruption semblent factices et le sont en partie. C'est ainsi que Martial et Pétrone l'emportent toujours par la grâce non-seulement sur Sénèque, mais encore sur le grand Tacite; les premiers sont vrais, le sont et pas de même pour les seconds. Le langage se ressent de cette différence : les uns retentent dans la vérité, quoique triviale, les autres touchent à la déclamation. Edgar Quinet se demande si nous marchons vers des temps semblables à ceux dont il vient de parler. Que signifie ce silence de l'esprit dans l'Europe entière? Est-ce le recueillement de la force? Est-ce un signe de déclin? Pareil silence de l'âme ne s'est jamais rencontré dans nos Occidents. « Autrement, dit M. Quinet, je crois au génie de notre race, à la destinée de mes semblables dans le plan de l'univers, et, malgré cela, je serais heureux, je l'avoue, d'entendre dans les rues de Lisbonne, est proscrit et mourant de faim. Une esclave, qu'il a ramenée de ses voyages dans l'Inde, s'est attachée à lui, et va chanter le soir pour nourrir le poëte malheureux. Le roi don Sébastien s'amourache de la gitane et la suit jusqu'à la posada où Camoëns se tient caché. Celui-ci donne au roi une leçon d'honneur, et l'esclave fait appel à ses sentiments de justice en faveur de son maître persécuté. Camoëns rentre en faveur, affranchit son esclave et l'épouse par reconnaissance, avec le consentement du roi. L'idée de ce livret offre des situations musicales, et il aurait pu aisément fournir trois actes. La partition de M. de Flotow renferme des morceaux fort agréablement traités, particulièrement l'air chanté par Mme Darcier au commencement de l'acte, la scène du poëte Camoëns, interprétée par Grard, et sa romance, qui est d'une expression touchante. Mocker, dans le rôle du roi, a chanté un assez joli boléro.

« L'*Esclave de Camoëns*, disait un journaliste, est le premier essai sérieux de M. de Flotow. Plusieurs morceaux de cet ouvrage se distinguent par la coupe élégante des mélodies; il y a de l'expression et du sentiment dans quelques-unes de ses romances... L'orchestre est toujours sage et correct. Mais, au milieu de tout cela, l'artiste n'a pas encore assez dépouillé l'homme du monde. L'auteur semble avoir craint, en donnant à son inspiration un plus libre essor, d'enlever à sa musique le cachet de distinction qui en est le principal caractère. Il y a un peu de gêne, de contrainte; un peu plus de liberté aurait amené plus de grâce, d'entralnement. »

Esclaves (LES), chant national espagnol. C'est une marche, un pas redoublé un peu vulgaire, mais vif et bien rhythmé. Il faut de ces chants énergiques et francs pour une révolution; la science harmonique n'a rien à faire dans les explosions populaires.





DEUXIÈME COUPLET.

Au soldat, pour peine,
Nagüere on offrait,
Ou l'infâme chaîne,
Ou le fer mouquet.
Aujourd'hui l'épée
Est titre d'honneur,
Quand elle est trempée
De sang oppresseur.

TROISIÈME COUPLET.

Acuña, Padille,
Mortels généreux,
Voyez la Castille
Et ses fils heureux!
Déjà naît pour elle
La félicité.
La Castille est belle
Sous la liberté!

Esclaves (LES) ou les **Captifs**, statues de Michel-Ange, au musée du Louvre. Jules II, dès son avénement au trône pontifical, voulut se faire élever par Michel-Ange, alors âgé de vingt-neuf ans, un splendide mausolée. Les démêlés survenus entre le pape et l'artiste, et les événements qui les emportèrent tous deux vers d'autres projets, ne permirent pas l'achèvement de ce monument. Des quatre *Esclaves* qui devaient être adossés au soubassement du tombeau, Michel-Ange n'en fit que deux; des quatre *Victoires* qui devaient occuper des niches creusées dans les faces de ce soubassement, il n'en fit qu'une seule, et des figures de prophètes et de sibylles qui devaient entourer le prédestal sur le soubassement, il n'en sculpta que seule également, celle de *Moïse*. Le Moïse est à Rome, dans l'église San-Pietro-in-Vincoli; la *Victoire*, à Florence; les deux *Esclaves*, au Louvre.

L'un de ces *Esclaves* ou de ces *Captifs* a les mains liées derrière le dos; il est entièrement nu, à l'exception du milieu du corps, qu'une ceinture couvre en partie. Son attitude, forcée et très-pénible, est rendue avec une effrayante énergie et une admirable vérité. La courroie qui lui serre les bras comprime avec force sa veste poitrine, qui se soulève avec effort; il lutte contre la douleur et semble se consumer en efforts impuissants. « Cette figure, dit M. de Clarac, rappelle celles du *Jugement dernier* et les belles statues que l'on voit à Florence dans la chapelle des Médicis : on y retrouve le même style et toute la puissance du génie mâle et vigoureux de Michel-Ange. »

L'autre *Esclave*, beau jeune homme accablé des souffrances les plus atroces, laisse tomber sur son épaule sa tête, comparable, pour la vérité de l'expression, à ce que l'antique nous a laissé de plus parfait; on croirait qu'il cherche dans un instant de sommeil quelque relâche à ses maux. « Toute cette figure, dit encore M. de Clarac, offre les mêmes beautés de détail que la première, mais elle parle plus à l'âme; sa pose, plus noble, présente un plus beau développement dans toutes ses parties. De quelque côté qu'on la regarde, la tête est empreinte d'un sentiment admirable de dignité, de courage et de résignation. Si ce sont deux esclaves ou deux prisonniers, certainement celui-ci, avant que le sort l'eût réduit à cet état, était le maître ou le chef de son compagnon d'infortune, qui n'offre que le caractère d'un esclave; la main même, par sa délicatesse, indique une position plus élevée dans la société que celle de l'autre prisonnier, et décèle une vie plus recherchée; Michel-Ange l'a traitée avec un grand soin. Les pieds et quelques parties de cette statue n'ont pas été terminés. Je ne saurais dire ce que pouvait exprimer cette figure de singe ébauchée, qui tient au tronc de l'arbre servant d'appui au prisonnier. Quoique à peine dégrossie, elle est pleine de caractère. Peut-être est-ce un jeu de Michel-Ange, on peut-être a-t-il voulu, sous cet emblème, exprimer le génie du mal. Ces deux prisonniers, différents de nature et de caractère, offrent à l'étude des artistes de beaux modèles de force et de cette expression qui convient à la sculpture, et l'on y admire cette science profonde de l'anatomie que Michel-Ange faisait briller dans tous ses ouvrages. Les attitudes, quoique peut-être un peu forcées, sont saisies avec tant de justesse, le jeu des muscles est si bien étudié et si vrai, la chair si bien rendue sans détails superflus, que ces figures font l'effet d'avoir été moulées sur la nature. Elles sont d'autant plus précieuses que, hors de l'Italie, les statues de Michel-Ange sont très-rares. » A propos de celle de ces figures qui n'est point entièrement terminée, M. Viardot s'exprime ainsi : « La tête est à peine ébauchée et le cou n'est pas même entièrement dégrossi. En cela, ce *Captif* ressemble à l'*Apollon* et au *Brutus* du musée des Offices, et prouve aussi que souvent Michel-Ange attaquait un bloc de marbre sans préparation, sans esquisse, sans maquette de glaise. Heureusement qu'aucune main sacrilége n'a voulu terminer l'œuvre de Michel-Ange. Qui pourrait se plaindre, en trouvant là, comme dans l'ébauche d'un peintre, le premier jet de la pensée du statuaire, d'y surprendre en quelque sorte le secret du travail de son ciseau? Dans les traits à peine indiqués de ce *Captif* n'a-t-on pas deviné, senti, vu même une expression tout aussi admirable que celle des traits finement achevés de l'autre? Et cette expression de douleur, d'humiliation, ici résignée, là sombre et impatiente, ne se lit-elle pas dans tous les membres de leurs corps? »

Ces deux superbes statues, dont Robert Strozzi avait fait présent à François Ier, furent données par ce prince au connétable Anne de Montmorency, qui en orna son château d'Écouen. Après la mort de Henri de Montmorency, son fils, elles furent enlevées par le cardinal de Richelieu, qui les transporta dans son château; elles passèrent de là dans les jardins du maréchal de Richelieu, à Paris. Pendant la Révolution, délaissées et méconnues, elles étaient sur le point d'être vendues à des marchands : M. Lenoir les plaça au musée des Petits-Augustins, d'où elles passèrent au Louvre.

ESCLAVE (lac de l') [*Slave-Lake*], grand lac de l'Amérique anglaise, par 60° 35' à 63° de lat. N. et 112° 30' à 120° 50' de long. O.; 400 kilom. de l'E. à l'O. et 240 kilom. dans sa plus grande largeur du N. au S. Ses principaux tributaires sont : la Mackenzie, qui le traverse du S. au N.-O.; le Clowey et le Great-River. La navigation est entravée par les glaces pendant la moitié de l'année.

ESCLAVE (rivière de l'), rivière de l'Amérique anglaise du Nord. Elle sort du lac d'Athapeskow, coule du S.-E. au N.-O. et, après un cours de 400 kilom., se jette dans le lac de son nom.

ESCLAVES (côte des). V. CÔTE.

ESCLAVINE s. f. (è-skla-vi-ne — rad. *Esclavonie*). Vêtement emprunté aux Esclavons, que portaient autrefois les matelots et les pèlerins : *L'ESCLAVINE est une manière de robe longue jusqu'à mi-jambe, à collet haut et carré, et manches courtes, d'estoffe grossière, dont les mariniers usent l'hyver allant sur mer.* (Nicot.)

— Anc. art milit. Espèce de dard.

ESCLAVON, ONE s. et adj. (è-skla-von, o-ne). Géogr. Habitant de l'Esclavonie; qui appartient à l'Esclavonie ou à ses habitants : *Les* ESCLAVONS. *La race* ESCLAVONE. *La langue* ESCLAVONE. Il Se disait autrefois de tous les peuples slaves.

— s. m. Linguist. Langue slave, dialecte parlé dans les trois comtés de l'Esclavonie, dans la Syrmie, dans le pays de Batchka, dans le banat de Temesvar et dans la partie moyenne de la Hongrie; en Serbie, dans la vallée de la Morawa et aussi dans la partie supérieure de la Bosnie. L'éducation des abeilles et des animaux domestiques, la chasse et la pêche donnent d'excellents résultats. Les chevaux, les bœufs et surtout les porcs y sont élevés par troupeaux. Les cerfs, les ours, des loups, des renards, des lynx, des blaireaux et des fouines. Les vastes forêts de chênes qui couvrent les hauteurs produisent beaucoup de noix de galle pour la teinture. Les forêts de châtaigniers sont aussi une importante ressource pour les habitants.

L'industrie est à peu près nulle dans l'Esclavonie; on y trouve seulement quelques verreries et quelques fabriques de potasse. Les principaux articles d'exportation sont : les bestiaux, le blé, le tabac, la soie brute, les peaux, le miel, la cire et la garance. Le commerce de transit est assez important, à cause des voies navigables qui sillonnent la contrée.

L'Esclavonie comprend une partie civile et une partie militaire. La partie civile se divise en trois comitats : Veroecze, Poséga et Syrmie. La partie militaire, dite confins militaires d'Esclavonie ou généralat esclavon, dépendant et est partagée en trois arrondissements : Brod, Gradiska et Peterwardein. La belle race des Esclavons se rattache à la grande souche des nations slaves; elle parle le dialecte illyrien ou serbe. La religion catholique est la religion dominante. L'Eglise grecque y compte aussi un grand nombre d'adhérents.

Les premiers habitants de l'Esclavonie étaient des Skortiks, originaires de l'Asie. Cette contrée formait sous Auguste une partie de l'Illyrie et dépendait de la province de Pannonie. L'empereur Probus, qui y était né, la dota de canaux, de nombreux édifices, et y introduisit la culture de la vigne. Elle fit partie pendant quelque temps de l'empire byzantin, puis elle fut en proie aux dévastations des Avares; mais, sous le règne de Louis le Débonnaire, elle répara en partie les désastres que la guerre lui avait fait essuyer. Le prince qu'elle avait à sa tête était tenu de reconnaître les droits de souveraineté de l'empire des Francs. Le christianisme s'établit bientôt en Esclavonie vers la fin du IXe siècle. Malgré son annexion à la couronne de Hongrie au XIIe siècle, l'Esclavonie, une à la Croatie, n'en continua pas moins à être gouvernée par des princes indépendants issus de la maison royale de Hongrie. Pendant la lutte de Constantin VIII de Byzance avec le roi Etienne, la terre de l'Esclavonie fut arrosée du sang des deux armées (1127); elle continua à être dans la suite le théâtre de guerres presque incessantes entre l'Autriche et l'empire byzantin, et appartint tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces deux puissances, suivant les chances des combats. Les Turcs ottomans l'envahirent à plusieurs reprises, notamment en 1471, 1684 et en 1824. Le traité de 1503 la leur abandonna définitivement, tandis que la Croatie restait à l'Autriche. Le traité de 1699 en assura la possession à Léopold Ier. Elle n'a pas cessé depuis de faire partie des possessions autrichiennes. V. CROATIE.

ESCLIPOT s. m. (è-skli-po). Pêche Caisse dans laquelle on jette la morue tranchée et habillée.

ESCOBAR (Marie), bienfaitrice de l'humanité, femme de Diego de Chaves, née à Truxillo, dans l'Estramadure espagnole, vivait vers la fin du XVIe siècle. La première, elle porta quelques grains de froment à Rimac (Lima). Le produit qu'elle obtint durant les trois premières années fut distribué aux